

DEBBIE MACOMBER

La Maison d'hôtes

ROMAN



La romancière préférée
des lectrices Charleston


CHARLESTON
POCHE

DEBBIE MACOMBER

LA MAISON D'HÔTES

Après le décès tragique de son mari, Jo Marie décide de changer de vie et reprend une maison d'hôtes dans la petite ville de Cedar Cove : la Villa Rose.

Sa première cliente, Abby, a survécu à un accident de voiture, dans lequel sa meilleure amie a trouvé la mort. Elle n'a jamais eu le cœur à retourner dans la ville où elle est née, jusqu'à ce jour, dix ans après l'accident. Josh, le second client, doit prendre en charge son beau-père, un vieil homme à présent, avec qui il ne s'est jamais entendu.

Derrière les portes de la jolie maison d'hôtes, ces personnages inoubliables trouveront l'amour, le pardon et la possibilité d'un nouveau départ.

Un roman chaleureux et touchant sur les destinées humaines, avec des personnages que l'on rêverait d'avoir comme amis, dans une ville où l'on aimerait vivre, et une intrigue délicieusement captivante.

Avec plus de 200 millions de livres vendus, traduits dans 23 langues, **Debbie Macomber** est l'une des romancières les plus populaires du monde. Elle a reçu de nombreux prix, dont les prestigieux *RITA* et *RT Book Reviews Awards*. Elle est l'auteure de *La Mélodie de l'été* et *Tous les jours de la vie*, aux éditions Charleston.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-512-0



9 782368 125120

8,90 euros
Prix TTC France
Rayon : Littérature
étrangère



CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LA MAISON
D'HÔTES

Titre original : *The Inn at Rose Harbor*.
Copyright © 2012 by Debbie Macomber.
Tous droits réservés.

The translation published by arrangement with Ballantine, an imprint of The Random House Publishing Group, a division of Random House, Inc., New York.

Édition française grand format publiée par :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr

Cet ouvrage a été publié au format poche aux éditions J'ai Lu.

ISBN : 978-2-36812-512-0

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Bertrand
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@ Lilly Charleston) !

Debbie Macomber

LA MAISON D'HÔTES

Retour à Cedar Cove

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Florence Bertrand*


CHARLESTON
POCHE

À mes chers amis de *Knitter's Magazine*
et des Stitches Conferences,
Benjamin Levisay et Rick Mondragon

La première nuit, je rêvai de Paul. Il n'était jamais loin de mes pensées – pas un jour ne s'écoulait sans qu'il soit avec moi – mais il ne m'était pas encore apparu en rêve. C'était ironique, d'ailleurs, puisque, avant de fermer les yeux, je songeais au bonheur que j'éprouverais si j'étais dans ses bras, la tête nichée au creux de son épaule. Malheureusement, mon mari ne serait plus jamais à mes côtés, du moins pas dans cette vie.

D'ordinaire, au réveil, j'ai tout oublié de mes rêves. Celui-ci, cependant, resta avec moi, s'attarda dans mon esprit, m'emplissant à parts égales de joie et de tristesse.

Quand j'ai appris la mort de Paul, j'ai été submergée de chagrin, à tel point que je doutais d'y survivre. Mais la vie continua et je fis de même, me traînant d'une semaine à l'autre jusqu'au jour où je m'aperçus que je pouvais respirer normalement.

À présent, j'étais dans mon nouveau chez-moi, la maison d'hôtes que j'avais achetée à peine un mois plus tôt sur la péninsule de Kitsap, plus précisément à Cedar Cove, une bourgade tranquille au bord de la mer. J'ai décidé de l'appeler la Villa Rose, en hommage à Paul Rose, l'homme qui a été mon mari pendant moins d'un an ; l'homme que j'aimerais et que je pleurerais jusqu'à la fin de mes jours. C'est là que j'ai jeté l'ancre, après avoir été ballottée par la tempête du deuil.

Tout cela paraît bien mélodramatique, mais comment l'exprimer autrement ? J'étais vivante, j'accomplissais les gestes du quotidien, pourtant j'avais parfois l'impression d'être à moitié morte. Paul aurait détesté m'entendre dire cela, mais c'est la vérité : j'étais morte avec lui au mois d'avril précédent, sur un flanc de montagne à l'autre bout du monde.

En une fraction de seconde, ma vie a volé en éclats. L'avenir dont je rêvais m'a été arraché.

On conseille souvent à ceux qui subissent un deuil d'attendre un an avant de prendre des décisions importantes. Mes amis me prédirent que je regretterais d'avoir quitté mon travail et Seattle pour m'installer dans une ville inconnue. Ce qu'ils ne comprenaient pas, c'était que le familier ne m'apportait aucun réconfort, que je ne pouvais aucune satisfaction dans la routine. Cependant, je respectais leur opinion, aussi ai-je attendu six mois. Durant ce temps rien ne m'aida, rien ne changea. J'éprouvais un désir de plus en plus fort de m'en aller, de recommencer ailleurs, certaine qu'alors et seulement alors je trouverais la paix, et que la

blessure affreuse que je portais en moi finirait par s'atténuer.

Je me lançai dans des recherches sur Internet, m'intéressant à diverses régions aux quatre coins des États-Unis. Étonnamment, c'est à deux pas de chez moi que j'ai trouvé exactement ce qu'il me fallait.

Séparée de Seattle par la baie de Puget Sound, Cedar Cove est une ville de garnison qui fait face aux chantiers navals de Bremerton. Dès que j'ai lu l'annonce décrivant cette charmante maison d'hôtes à vendre, mon cœur s'est mis à battre plus vite. Je n'avais pas envisagé de travailler à mon propre compte, mais je compris instinctivement que j'aurais besoin d'une occupation. D'ailleurs, j'ai toujours aimé recevoir, c'était un plus, et le signe que je faisais le bon choix.

La propriété était splendide, dotée d'une véranda ouverte et d'un point de vue extraordinaire sur la baie. Dans une autre vie, Paul et moi aurions pu nous asseoir dehors après dîner, et nous raconter notre journée en dégustant un café bien chaud. Je tentai de modérer mon excitation, en me disant que la photographie postée sur Internet était sans doute l'œuvre d'un professionnel qui avait habilement masqué les défauts. Rien ne pouvait être aussi parfait.

Et pourtant, si. Dès l'instant où je vis l'endroit, je fus séduite par la lumière éclatante des lieux, les grandes fenêtres qui dominaient le port de plaisance. C'était l'endroit rêvé où commencer ma nouvelle vie.

Je suivis consciencieusement Jody McNeal, l'agent immobilier, mais ma décision était déjà prise. Je me

sentais destinée à devenir la propriétaire de cette maison ; elle était restée en vente des mois durant, comme si elle m'attendait. Construite dans les années 1900, elle abritait huit chambres d'invités réparties sur deux étages, ainsi qu'une grande cuisine moderne et une salle à manger spacieuse au rez-de-chaussée. Cedar Cove se déployait de part et d'autre de Harbor Street, qui serpentait en son centre, bordée de magasins. J'étais conquise avant même d'avoir exploré la ville.

Une sensation de paix m'a immédiatement envahie quand j'ai pénétré dans cette demeure. La douleur et la tristesse qui étaient mes compagnes de tous les instants depuis des mois ont semblé refluer, cédant la place à une sérénité difficile à décrire.

Malheureusement, ce sentiment de bien-être fut de courte durée. Quand la visite s'acheva, j'avais les larmes aux yeux : Paul aurait adoré cette maison lui aussi, mais c'était seule que j'y viendrais. Dieu merci, l'agent a feint de ne pas remarquer l'émotion que je tentais de dissimuler.

— Eh bien, qu'en dites-vous ? me demanda-t-elle avec curiosité alors que nous ressortions.

Je n'avais pas encore prononcé un seul mot, ni posé une seule question.

— Je la prends.

Jody s'est penchée vers moi, comme si elle avait mal entendu.

— Pardon ?

— J'aimerais faire une offre.

Je n'ai pas hésité : je n'avais plus aucun doute. Le prix demandé était plus que correct et j'étais prête à aller de l'avant.

Jody faillit lâcher le classeur qu'elle tenait à la main.

— Vous ne voulez pas réfléchir ? C'est une décision majeure, Jo Marie. Ne vous méprenez pas, je serais ravie de vous la vendre ; c'est juste que... je n'ai jamais vu personne se décider aussi vite.

— Je m'accorderai une nuit de réflexion, si vous y tenez, mais c'est inutile. J'ai tout de suite su que c'était l'endroit que je cherchais.

Dès que les miens apprirent que j'avais l'intention de quitter mon poste à la banque pour acheter une maison d'hôtes, ils tentèrent de me faire changer d'avis, surtout mon frère Todd, qui est ingénieur. J'avais donné quinze ans à la Columbia, j'avais été une employée modèle, m'élevant dans la hiérarchie jusqu'à devenir directrice adjointe de la succursale de Denny Way. J'allais probablement être nommée directrice un jour ou l'autre, il ne comprenait pas que je renonce à une carrière aussi prometteuse.

Autour de moi, personne ne parvenait à saisir que ma vie telle que je la connaissais, telle que je l'avais désirée, rêvée, était terminée. Que ma seule chance de m'épanouir un jour était de repartir de zéro.

Le lendemain matin, ma résolution n'avait pas faibli. Les propriétaires de la demeure, les Frelinger, acceptèrent mon offre avec reconnaissance et, en l'espace de quelques semaines – juste avant les vacances –, nous nous retrouvâmes chez le notaire afin de signer tous les documents nécessaires. Ils me remirent les clés en m'informant qu'ils n'avaient pris aucune réservation pour les deux dernières semaines de décembre car ils avaient prévu de rendre visite à leur famille.

En repartant, je fis un rapide crochet par le palais de justice, où je déposai une demande de changement de nom pour la maison, que je souhaitais désormais appeler Villa Rose.

De retour à Seattle, je donnai mon préavis à la banque et passai les vacances de Noël à faire mes bagages avant de quitter mon appartement. Je ne m'éloignais que de quelques kilomètres, mais j'aurais aussi bien pu traverser la moitié du pays. Cedar Cove était un autre monde, une bourgade pittoresque sur la péninsule, loin de l'agitation frénétique de la grande ville.

Mes parents furent déçus que je ne les accompagne pas à Hawaï pour les fêtes, selon la tradition familiale. Cependant, j'avais trop à faire avec les préparatifs du déménagement, le tri de mes affaires et de celles de Paul, la vente de mes meubles. Et j'avais besoin de rester occupée – pour éviter de songer que c'était mon premier Noël sans Paul.

J'entrai officiellement en possession de la maison le lundi suivant le jour de l'An. Par chance, les Frelinger l'avaient cédée entièrement meublée. Je n'apportai donc que deux fauteuils, une lampe héritée de ma grand-mère et mes effets personnels. Il ne me fallut pas plus de deux heures pour m'installer dans la suite que les anciens propriétaires réservaient à leur usage personnel au rez-de-chaussée : elle était dotée d'une cheminée et d'une petite alcôve où une banquette placée sous la fenêtre offrait une vue de la baie. Le papier peint, à motifs d'hortensias blancs et mauves, me plaisait particulièrement.

Quand la nuit tomba, j'étais néanmoins épuisée. À huit heures, alors que la pluie cinglait les vitres et

que le vent soufflait dans les sapins élancés qui se dressaient en bordure de la propriété, je me réfugiai dans ma chambre. Le feu pétillait dans l'âtre, la tempête rendait la pièce encore plus chaleureuse et je n'éprouvais pas le moindre dépaysement. Au contraire, je m'étais sentie accueillie par cette maison dès que j'en avais franchi le seuil.

Je me glissai entre les draps propres et bien amonchés. Je ne me souviens pas de m'être endormie, mais le rêve que j'ai fait s'est gravé dans ma mémoire.

Huit mois s'étaient écoulés depuis que Paul avait péri lors d'un accident d'hélicoptère dans le Hindu Kush, la chaîne de montagnes qui s'étend du centre de l'Afghanistan au nord du Pakistan. L'appareil avait été abattu par Al-Qaïda ou leurs alliés talibans ; Paul et cinq autres rangers avaient été tués sur le coup. Il avait été impossible de retrouver leurs corps. La nouvelle de sa mort avait été terrible, mais l'impossibilité d'enterrer sa dépouille avait encore ajouté à ma détresse.

Pendant plusieurs jours, j'ai continué à espérer que Paul ait miraculeusement survécu. J'étais convaincue que, d'une manière ou d'une autre, mon mari finirait par retrouver son chemin jusqu'à moi. Il n'en était rien. Des photographies aériennes du lieu de l'accident ne tardèrent pas à me confirmer que personne n'avait pu en réchapper. Finalement, la seule chose qui s'imposait à moi, c'était que l'homme que j'aimais et que j'avais épousé n'était plus là et qu'il ne me reviendrait jamais. Au fil des semaines, puis des mois, j'ai fini par l'accepter.

Il m'avait fallu longtemps pour tomber amoureuse. La plupart de mes amies s'étaient mariées avant moi. À trente-cinq ans, elles étaient mères de famille, tandis que, pour ma part, j'étais six fois marraine.

À trente ans passés, j'étais encore célibataire. J'avais une vie bien remplie, j'étais heureuse, je consacrais mon temps à ma carrière et à ma famille. Jamais je n'avais éprouvé le besoin de me jeter tête baissée dans le mariage ou d'écouter ma mère qui m'exhortait à être moins difficile. Je sortais souvent mais je n'avais jamais été attirée par un homme au point de penser que je pourrais l'aimer toute ma vie.

Et puis j'ai rencontré Paul Rose.

J'avais obtenu par le biais de la banque des places pour assister à un match des Seahawk et j'accompagnais un de nos plus gros clients et son épouse. Deux hommes aux cheveux courts, que j'avais supposé être des militaires, étaient assis près de moi. Au cours de la partie, Paul engagea la conversation et fit les présentations, expliquant que son camarade et lui étaient cantonnés à Fort Lewis. Comme moi, il aimait le football. Originaires de Spokane, mes parents étaient des supporters enthousiastes des Seahawk et j'avais grandi en regardant les matchs à la télévision avec eux et Todd, mon jeune frère.

À la fin du match, Paul m'invita à boire un verre, et nous nous revîmes presque chaque jour par la suite. Il s'avéra que nous avions beaucoup plus en commun que l'amour du football : nous partagions les mêmes opinions politiques, lisions souvent les mêmes auteurs, et nous adorions la cuisine

italienne. Nous étions même tous les deux accros au sudoku ! Nous pouvions bavarder pendant des heures. Deux mois plus tard, il s'embarqua pour l'Allemagne, mais notre relation continua à s'épanouir. Nous restions constamment en contact d'une manière ou d'une autre – par e-mail, texto, Skype, Tweeter et tous les autres moyens possibles et imaginables pour communiquer, y compris par lettre. Avant, quand j'entendais des gens affirmer qu'ils avaient eu « le coup de foudre », cela me faisait sourire. Je ne peux prétendre qu'il en ait été ainsi pour Paul et moi, mais presque. Au bout d'une semaine, je savais que je voulais l'épouser. Paul m'avoua qu'il avait ressenti la même chose, mais qu'une seule rencontre lui avait suffi pour arriver à cette conclusion !

L'amour m'avait changée, je dois l'admettre. Je nageais dans le bonheur. Et tout le monde le remarquait.

À Noël, Paul rentra à Seattle en permission et me demanda en mariage. Il avait même parlé à mes parents d'abord. Nous étions fous amoureux.

En janvier, immédiatement après notre mariage, il partait pour l'Afghanistan. Le 27 avril, son hélicoptère s'écrasait.

Mon univers s'est effondré. Jamais je n'avais connu pareil désespoir. J'étais totalement anéantie. Mes parents et mon frère s'inquiétaient pour moi. Quand ma mère me suggéra de suivre une thérapie pour m'aider à surmonter le deuil, je ne protestai pas. J'étais prête à tout essayer pour atténuer ma douleur. Je me félicite aujourd'hui d'avoir eu ces séances. J'y appris notamment que les rêves jouent

un rôle important dans le processus de guérison. Le psy m'en a décrit deux types distincts : les premiers, sans doute les plus fréquents, s'inspirent de souvenirs où le défunt reprend vie. Dans les seconds, l'être aimé revient voir ceux qu'il a laissés derrière lui. Ils sont en général réconfortants : le défunt y apparaît heureux et en paix, ce qui rassure ses proches.

Dans mon rêve, Paul ne chercha pas tout de suite à me rassurer. Il se tenait devant moi dans son uniforme militaire, entouré d'une lumière si vive que j'avais du mal à le regarder. Cependant, j'étais incapable de me détourner de lui.

Je brûlais de courir vers lui mais n'osais esquisser le moindre geste de peur qu'il ne disparaisse. Je ne supportais pas l'idée de le perdre de nouveau, même s'il n'était qu'une apparition.

Tout d'abord, il resta silencieux. Moi aussi, car j'étais trop émue pour savoir quoi dire. J'avais les larmes aux yeux, la main plaquée contre ma bouche pour ne pas crier.

Enfin, il s'approcha de moi et me serra dans ses bras, me chuchotant des mots tendres. Je me cramponnai à lui. Je ne voulais plus le lâcher.

Lorsque je pus maîtriser un peu mon émotion, je levai la tête et nos regards se soudèrent. C'était comme s'il était en vie et que nous nous retrouvions après une longue absence. Il y avait tant de choses que je voulais lui dire, tant de choses que je voulais qu'il m'explique. J'ai été stupéfaite par le montant de l'assurance-vie qu'il avait souscrite à mon nom. Au début je me suis sentie coupable d'accepter une somme aussi considérable. N'aurait-elle pas

dû plutôt revenir à sa famille ? Mais sa mère était morte, son père s'était remarié et vivait en Australie. Ils n'avaient jamais été particulièrement proches. D'après le notaire, Paul avait laissé des instructions très claires.

Je voulais aussi expliquer à Paul que j'avais acheté cette maison d'hôtes, que je l'avais rebaptisée en souvenir de lui. Que j'avais l'intention d'y planter une roseraie, où j'installerais un banc à l'ombre d'une treille. En réalité, je ne lui dis rien de tout cela parce qu'il semblait déjà le savoir.

Il écarta les mèches de cheveux qui tombaient sur mon front et y déposa un baiser très doux.

— Tu as bien choisi, murmura-t-il, les yeux brillant d'amour. Avec le temps, tu connaîtras le bonheur de nouveau.

Le bonheur ? Cela ne me paraissait ni probable ni même possible. On ne guérit pas d'un tel chagrin. Ma famille et mes amis ont tenté de trouver les mots justes pour me consoler, mais en vain... il n'y a tout simplement pas de mots.

Je gardai le silence. Je voulais que le rêve continue, que Paul reste près de moi, et j'avais peur qu'il s'en aille si je lui posais des questions. Un sentiment de paix m'envahit, mon cœur jusque-là si lourd sembla un peu plus léger.

— Je ne sais pas si je peux vivre sans toi, avouai-je sincèrement.

— Si. En fait, tu vas vivre longtemps et faire énormément de choses, insista Paul.

Il parlait comme l'officier qu'il avait été, accoutumé à donner des ordres sans que personne ne remette en question son autorité.

— Tu connaîtras le bonheur de nouveau, répétait-il, et cela sera en grande partie grâce à cet endroit.

Je fronçai les sourcils.

— Mais...

— Cette maison est mon cadeau, reprit Paul. Ne doute pas, mon amour.

L'instant d'après, il avait disparu.

Je poussai un cri qui me réveilla. Des larmes bien réelles roulaient sur mes joues et mon oreiller humides.

Pendant un long moment, je restai assise dans le noir, m'accrochant à la sensation que mon mari avait été présent. Elle se dissipa petit à petit et, presque contre mon gré, je me rendormis.

Le lendemain matin, à mon réveil, j'empruntai pieds nus le couloir au plancher ciré pour gagner le petit bureau adjacent à la cuisine. J'allumai la lampe et feuilletai le registre des réservations laissé par les Frelinger. Deux clients devaient arriver cette semaine.

Joshua Weaver avait fait sa réservation juste avant que je devienne propriétaire. Les précédents occupants de la maison m'en avaient informée la dernière fois que je les avais vus.

La seconde cliente s'appelait Abby Kincaid.

Deux hôtes.

Paul avait affirmé que cette maison était son cadeau. Je ferais de mon mieux pour que ces deux inconnus passent un agréable séjour ; en donnant de moi-même peut-être retrouverai-je le chemin de la vie.

Et, avec le temps, le bonheur que Paul m'a promis.

2

Josh Weaver s'était juré de ne jamais retourner à Cedar Cove. Depuis son départ du lycée, il n'était revenu qu'une seule fois, pour les obsèques de son demi-frère, Dylan. Il n'avait même pas passé la nuit en ville. Il avait pris l'avion à l'aube, loué une voiture à l'aéroport, et était reparti sitôt l'enterrement terminé pour regagner le chantier où il travaillait, en Californie. C'était tout juste si son beau-père et lui avaient échangé quelques mots.

À vrai dire, Richard n'avait pas pris la peine de le saluer. Pas plus qu'il n'avait jugé bon de lui demander de porter le cercueil. Josh n'en avait pas été surpris, mais cet affront l'avait profondément blessé.

Nés à un an d'intervalle, les deux garçons avaient toujours été proches. Dylan était un casse-cou et Josh avait tout de suite admiré son intrépidité. Sa mort prématurée lors d'un accident de moto avait été un choc brutal. Cinq années avaient passé. Douze depuis que Richard Lambert avait mis Josh

à la porte du logis familial, le forçant à se faire seul une place en ce monde.

Cedar Cove ne signifiait plus rien pour lui, hormis le fait que sa mère et Dylan y étaient enterrés. Et voilà qu'il était de retour. Les Nelson, les voisins de Richard, lui avaient téléphoné. Son beau-père était apparemment sur le point de mourir. Michelle Nelson et Dylan étaient dans la même classe à l'école, tandis que Josh avait un an de plus. Après le lycée, la douce Michelle était devenue assistante sociale. Josh se souvenait que cette fille obèse avait un gros béguin pour Dylan, lequel ne partageait pas ses sentiments. Josh se demandait si sa gentillesse envers Richard venait de l'affection qu'elle avait pour Dylan autrefois.

« Richard est mal en point, lui avait-elle déclaré durant leur brève conversation. Si tu veux le revoir, tu ferais mieux de ne pas trop tarder. »

Josh n'avait aucune envie de voir le vieil homme. Aucune. Ils n'avaient en commun que leur inimitié l'un pour l'autre. Malgré tout, il avait accepté de faire le déplacement, pour plusieurs raisons. Déjà, il était entre deux missions en tant que chef de chantier et, bien qu'il n'y attache guère d'importance au fond et que cela paraisse *a priori* impossible, il souhaitait vaguement faire la paix avec son beau-père avant qu'il meure. Enfin, il espérait aussi profiter de son séjour à Cedar Cove pour récupérer certains objets et quelques effets personnels de sa mère, qui lui appartenaient de droit. Rien de moins et certainement rien de plus.

« Je viendrai dès que possible, avait-il promis à Michelle.

— Dépêche-toi, avait-elle insisté. Richard a besoin de toi. »

Josh en doutait. Son beau-père aurait sûrement préféré tomber raide mort plutôt que d'admettre avoir besoin de quelqu'un, surtout de lui. Les voisins semblaient avoir oublié que Richard n'avait pas hésité à le jeter dehors quelques mois après la mort de sa mère, et quelques semaines avant la remise des diplômes, lui interdisant d'emporter autre chose que ses vêtements et livres de classe.

Richard avait prétendu que Josh l'avait volé. Deux cents dollars avaient disparu de son portefeuille. En réalité, Josh ignorait tout de cet argent, ce qui ne laissait qu'un coupable possible : Dylan. Jamais Richard n'aurait reconnu que son propre fils était responsable, aussi Josh avait-il endossé le blâme. Il n'avait pas prévu que Richard exigerait qu'il s'en aille sur-le-champ.

Avec le recul, Josh se rendait compte que cet incident n'avait été qu'un prétexte. Richard voulait le chasser de chez lui et de sa vie, et jusqu'à aujourd'hui, Josh n'avait pas demandé mieux que de le satisfaire.

Il engagea son pick-up dans l'allée de la maison d'hôtes, dont il avait griffonné l'adresse sur un bout de papier. Il avait trouvé cet endroit sur Internet, en cherchant un logement à proximité du domicile de son beau-père.

Une chose était sûre : il ne pouvait séjourner chez Richard. Pour autant qu'il le sache, ce dernier n'était même pas au courant de sa visite, ce qui lui convenait parfaitement. Si tout se passait bien, il aurait quitté la ville dans un jour ou deux. Il ne

tenait pas à rester plus longtemps que nécessaire. Après ça, il avait la ferme intention de ne jamais revenir.

Il se gara dans le petit parking, descendit de voiture, tendit la main vers son sac de voyage et son ordinateur portable. Le ciel couvert était annonciateur de pluie, ce qui était normal pour un mois de janvier dans le nord-ouest de la côte Pacifique. Les nuages gris charbon reflétaient précisément son humeur. Il aurait donné cher pour être n'importe où ailleurs qu'à Cedar Cove – n'importe où pourvu qu'il n'ait pas à se confronter à un beau-père qui le détestait.

Cependant, il ne servait à rien de retarder l'inévitable. Il prit ses bagages et gravit les marches de la véranda ouverte, puis sonna à la porte. Une femme vint lui ouvrir au bout de quelques secondes.

— Madame Frelinger ?

Elle était de taille moyenne, et beaucoup plus jeune qu'il ne s'y attendait. Lorsqu'il avait fait la réservation, la femme qui lui avait répondu au téléphone semblait âgée d'une soixantaine d'années, tandis que son interlocutrice devait avoir trente-cinq ans. D'épais cheveux bruns tombaient sur ses épaules, séparés par une raie au milieu. Ses yeux bleu vif lui rappelaient un ciel d'été. Elle portait un tablier multicolore sur un pantalon en toile et un pull à manches longues.

— Désolée, non, je suis Jo Marie Rose. J'ai récemment pris la succession des Frelinger. Entrez, je vous en prie.

Elle s'effaça pour le laisser passer. En pénétrant dans le vestibule, Josh se sentit brusquement rasséréiné. Un petit feu était allumé dans l'âtre et l'odeur

du pain frais lui donna l'eau à la bouche. Il ne se souvenait pas de la dernière fois qu'il avait senti l'odeur du pain sortant du four. Sa mère avait coutume d'en préparer, autrefois.

— J'ai toujours aimé faire la cuisine, déclara Jo Marie, qui semblait éprouver le besoin de s'expliquer. J'espère que vous avez bon appétit.

— En effet.

— Vous êtes mon premier client, ajouta-t-elle avec un sourire éclatant. Soyez le bienvenu.

Elle se frotta les mains, comme si elle ne savait pas quoi faire au juste.

— Voulez-vous ma carte bancaire ? demanda Josh en sortant son portefeuille de sa poche.

— Oh ! Oui, c'est sans doute une bonne idée.

Elle le précéda à travers la cuisine jusqu'à un petit bureau qui avait dû être l'office par le passé.

Jo Marie fixa la carte qu'il lui tendait.

— Il va falloir que je me contente de noter votre numéro pour l'instant – j'ai rendez-vous à la banque cet après-midi, dit-elle en levant vers lui un regard incertain. Cela ne vous ennuie pas ?

— Pas du tout.

Elle griffonna les numéros et lui rendit la carte.

— Pourrais-je avoir ma clé à présent ? interrogea-t-il.

— Oh ! Bien sûr. Excusez-moi. Comme je vous le disais, vous êtes mon premier client. J'ai acheté la maison juste avant Noël, enchaîna-t-elle.

— Les Frelinger ont-ils déménagé ?

Josh ne se rappelait pas les avoir connus à l'époque où il vivait en ville, mais se demandait pourquoi ils avaient vendu.